

Les zones d’ombre de l’innocence

Michèle Gazier raconte dans « Le nom du père » la quête d’une petite Judith à qui l’on refusait l’existence d’un père. Quant à Gilles Paris, en dix-neuf nouvelles, il dit le combat des enfants pour grandir malgré des adultes qui n’aident pas, loin s’en faut.

Elle n’est même pas de « père inconnu », la formule qu’emploient à l’école ses camarades issus de familles monoparentales. Ce père, « *elles ne le connaissaient pas, mais elles savaient qu’il existait.* » Judith, elle, doit écrire dans la case identité du père : « sans », c’est un ordre de sa mère. C’est un supplice, « *j’étais et je resterai sans père.* »

La mère de Judith avait connu l’amour, un seul, une passion depuis l’adolescence. Mais les jours de l’homme étaient comptés, il souffrait d’un mal incurable, « *ils s’en étaient aimés davantage.* » Et de ce bonheur était né un garçon, Simon. Et Judith, arrivée plus tard, de quoi était-elle le nom ? Avait-elle été désirée ? À entendre sa mère, elle était « *tombée du ciel. Pas d’un ciel d’azur, d’un ciel radieux. De quelque chose entre hasard et nécessité.* » Avec ça sur le dos, ce silence et ce mystère, il avait fallu se construire. Michèle Gazier raconte dans *Le nom du père*, à mots délicats et fleurets mouchetés, *cette forêt profonde* qu’est l’enfance – l’expression est d’une autre romancière, Marie Desplechin. Ce lieu où l’on est extraordi-

nairement trahi par ses parents (les présents et les absents), où l’on se heurte extraordinairement aux pairois d’un labyrinthe dont l’issue nous est cachée. Judith se sauvera, en jeune femme élégante et discrète, par les livres et l’enseignement. Et apprendra que même les secrets les mieux gardés, ce « *moment d’oubli oubliable* » que fut sa conception, exigent tôt ou tard la lumière...

Ça pousse

Un qui s’y connaît diablement et merveilleusement en matière d’enfance, ces années d’errance où chacun s’acclimata aux pièces du puzzle, bricolant son destin avec les pauvres outils à disposition, c’est Gilles Paris. Depuis son *Autobiographie d’une courgette*, on le sait capable de ramener à la surface les ombres de l’innocence, de décrypter ce ciel de nuages taillés à la serpe. Dans *La lumière est à moi*, en dix-neuf nouvelles, il dit la part d’incertitude et les cruautés des années d’apprentissage. Ses Rose, Ambre, Christie, Anna, Anton, Julian, Aaron, Lior et les autres surnagent et s’accrochent

SURFER

Retrouvez sur le site lalsace.fr à la rubrique Loisirs, puis Lire, trois extraits des livres présentés cette semaine : l’un de *La lumière est à moi* de Gilles Paris, un autre de *Dix-sept ans* d’Éric Fottorino, le dernier du roman *Le roi chocolat* de Thierry Montoriol. Disponibles aussi sur notre site l’ensemble des critiques parues dans nos pages Lire.

www.lalsace.fr



Michèle Gazier et Gilles Paris.

Photos DR/© Didier Gaillard-Hohlweg

pour ne pas sombrer (l’élément liquide est partout : mer, lac, rivière, pluie, aquarium). Pour s’en sortir, tous les moyens sont bons. C’est que c’est tenace, un gosse. C’est que ça pousse malgré les difficultés et les épreuves. C’est que ça se fait sa place, pas forcément au soleil. Ça finit par faire des « grandes » personnes qui « *marchent sur un fil entre la force et la déraison.* » Des êtres qui pensaient pouvoir contrôler leurs vies, et qui n’en retiennent « *que les digues sur le point de lâcher.* » Les adultes, justement, parlons-en. En voilà qui devraient aider à grandir. En jardinage ou en éducation, ça

s’appelle des tuteurs. Des points d’ancrage solides, confiance et sécurité. Chez Gilles Paris, pas un pour sauver l’autre. Voyez ce prédateur sexuel, ce meilleur ami de la famille qui entraîne l’enfant dans les coins sombres de la maison, « *je détestais ses pattes velues sur moi comme si j’étais une carte routière et qu’il cherchait une ville qu’il ne trouvait pas.* » Et les parents : désarmés, en déshérence ou partis. Incapables d’êtreindre quand ils ne s’éteignent pas sur un lit d’hôpital. Il suffirait pourtant de pas grand-chose, une noyade justement : le gamin a survécu, de justesse. À son réveil, son

père, d’ordinaire si détaché, s’exclame « *tu nous as fait sacrément peur, bon sang !* » Et la peur du papa lui fait un bien fou, le fait fondre « *comme un caramel sur la langue.* » L’enfant a failli mourir et se sent pourtant deux fois plus vivant qu’avant : désormais, « *nous avons le temps, papa et moi, de nous aimer.* »

Jacques LINDECKER

LIRE « Le nom du père », Michèle Gazier, Les éditions du Chemin de fer, 72 p., 14 €. « La lumière est à moi et autres nouvelles », Gilles Paris, éditions Gallimard, 204 p., 19 €.

BD, RÉCIT ET ROMANS

Le manga au musée

Nous avions découvert en août dernier Kamoda Takashi, ses dettes abyssales suite à des affaires ratées, le départ de son épouse excédée, et sa rencontre avec un étrange personnage qui l’aura convaincu de s’envoler pour Paris avec sa fille Kasumi. Ils avaient atterri chez Mme Bardot qui avait invité pour la circonstance son petit-fils qui parle japonais. Nous retrouvons cette petite bande dans la suite de ce manga d’aventures parodique, pour une série de péripéties et de manipulations dans le but d’escamoter *La Dentellière*, le tableau de Vermeer exposé au Louvre. Mais la police nippone veille et prévient les autorités françaises... Les auteurs de *Mujirushi* s’inspirent d’un escroc farfelu amoureux de la France inventé dans les années soixante par le dessinateur d’humour Akatsuka Fujio. On s’amuse beaucoup de cette intrigue policière où passe également une présidente des États-Unis ressemblant furieusement à Donald Trump. Un pur délice.

J.L. « *Mujirushi- Le signe des rêves 2* », Naoki Urasawa, éd. Futuropolis & Louvre éditions, 119 p., 20 €.

C’était un Kanak

Alphonse Dianou est le Kanak de 28 ans qui, le 22 avril 1988, a mené l’occupation d’une gendarmerie puis une prise d’otages dans une grotte de l’atoll d’Ouvéa. L’intervention de l’armée française, 13 jours plus tard, s’est soldée par 21 morts, dont 19 Kanak, dont Dianou. Parti en Nouvelle-Calédonie pour tenter de découvrir qui était réellement celui que la presse de métropole a décrit, à l’époque, comme un indépendantiste « *sanguinaire* » et « *sans pitié* », Joseph Andras y rencontre la veuve d’Alphonse, son fils, ses compagnons de lutte et, au fil des confidences, se dessine un homme cultivé, calme, admiratif de Gandhi et prônant la non-violence... jusqu’à un point de basculement. L’enquête se lit comme un roman (à suspense) et offre une incursion passionnante dans cette « colonie » française. Depuis, le référendum a montré une belle percée des indépendantistes. Comme le confie l’un d’eux à Joseph Andras : « *Le temps, chez les Kanak, c’est pas pareil. On a tout notre temps, nous – on fait avec, en attendant le petit jour où ça va bouger. Mais ça va bouger.* » **J.T.** « *Kanaky* », Joseph Andras, éd. Actes Sud, 295 p., 21 €.

Allô Maman bobo

Qui est cette mère qui lui manque depuis sa naissance ? Est-il son fils ou son fardeau ? L’a-t-elle aimé lui, Éric, le fils caché ? Et lui, aime-t-il cette « *petite maman* » insaisissable, transparente ? Elle n’avait que dix-sept ans lorsqu’Éric est né d’un père marocain Moshé Uzan, un jeune étudiant en médecine natif de Fès et évanoui dans le monde. Enfant du péché, cet enfant n’était rien, « *nié avant d’être né* ». Un jour, sa mère Lina réunit ses trois fils et leur avoue un secret : elle a mis au monde une petite fille illégitime qu’elle a dû abandonner à la naissance sur ordre de sa mère. Pour Éric, cette révélation a un effet boomerang sur sa propre existence. Qui est-il, d’où vient-il ? À plus de cinquante ans, il décide, pour retracer l’histoire de sa vie, de partir à Nice, sa ville natale. Il déambule dans cette cité à la recherche de tous les repères qui l’aideront à retrouver des traces d’amour maternel. Courageux, ému, tendre... ce long chemin d’un fils vers sa mère est magnifique et bouleversant. **M.M.** « *Dix-sept ans* », Éric Fottorino, éd. Gallimard, 263 p., 20,50 €.

Adorable menteuse

Suite à un accident de poney, Laura perd la mémoire. Elle se croit princesse à son réveil mais la réalité n’a rien d’un conte de fée : Laura mène une vie normale d’assistante sociale célibataire. Et sa vie sentimentale ressemble à une partie d’échecs. Gilles Legardinier sait comment faire d’une existence ordinaire un feu d’artifice, et le tout dispersé du début à la fin sur un rythme dingue. En suivant Laura reconnectant ses circuits avec l’aide bienveillante de ses copines, le lecteur redécouvre le monde à travers le regard d’une enfant disposant d’une expérience adulte. Un sujet de psychanalyse qui amuse beaucoup, mais qui sait aussi émouvoir. Tout le secret de la recette d’un bon Legardinier étant là : derrière les éclats de rire se cachent quelques blessures de l’âme. Et pour enfin trouver le bonheur, il n’est pas forcément idiot de savoir mentir à bon escient. D’ailleurs, croyez-le ou non, mais ce bouquin qui en dit beaucoup plus long qu’il n’en a l’air, est du genre à rendre heureux. Pourquoi s’en priver ? **T.B.** « *J’ai encore menti* », Gilles Legardinier. éd. Flammarion, 400 p., 19,90 €.

Y’a d’la banane

Un vrai roman d’aventures, qui vous emporte par monts et par vaux, à cheval, en Cadillac, en biplan, en paquebot transatlantique... Le héros est reporter. Il a du chien mais rien à voir avec Milou. C’est néanmoins une sorte de Tintin qui court le monde au mépris des dangers. Sauf que ce freluquet-là laisse des cadavres derrière lui. Il s’est embarqué pour Buenos Aires, Argentine, où l’on inaugure un opéra, voire Manaus, Amazonie, où des divas tirent des larmes aux caïmans. Notre jeune sportif est en charge de la rubrique musicale pour un journal de Paris. En fait de musique, c’est surtout celle des mitrailleuses qui lui tinte aux oreilles. On est début XX^e. À cette heure, l’Amérique latine est une pétaudière. Le président Zelaya, les Chamorro, Zapata, Pancho Villa se disputent le Mexique, avec le concours de puissances étrangères et de troublantes créatures faisant commerce d’armes. Au final, l’histoire (vraie ?) qui permet la mise au point... d’une boisson chocolatée. **P.M.** « *Le roi chocolat* », Thierry Montoriol, éd. Gaïa, 425 p., 22 €.

Lire

En poche

L’œil du cyclone

Une histoire d’amour entre un vigile et une strip-teaseuse ; un employé d’un abattoir qui sauve un veau de la mort ; trois ados entendent un bruit inconnu qui pourrait bien être celui de la fin du monde. Trois des treize nouvelles proposées par Raphaël Haroche (alias le chanteur Raphaël). Une plume émouvante de bout en bout. Ce garçon sait créer des personnages, trouver les mots justes. Sa recette, comme il l’a écrit : « *Je ferme les yeux pour faire disparaître le monde* ». Goncourt de la nouvelle (« Retourner à la mer », Raphaël Haroche, éd. folio, 192 p., 6,60 €).

T.B.

Le sang et la terre

Août 1914, l’ordre de mobilisation générale est décrété. Victor rejoint le front, laissant mère, femme et fils dans la ferme familiale, dans le Cantal. Tandis que les femmes découvrent des responsabilités et une indépendance qu’elles apprivoisent peu à peu, Joseph, 15 ans, bascule de l’enfance à l’âge adulte. Dans la ferme voisine, c’est le fils qui est parti, alors que le père, privé de combats par une main atrophiée, ressasse sa rancœur. L’arrivée de sa belle-sœur et surtout de sa nièce, la jeune et jolie Anna, va tout bouleverser. La boucherie de la guerre est lointaine et pourtant si présente... Franck Bouysse décrit magnifiquement les paysages au fil des saisons, on pressent le drame, on l’attend, agrippé par une écriture à la fois âpre et lyrique. Un roman sauvage et poignant (« Glaise », Franck Bouysse, éd. J.T.

